



N° 64 – avril 2009

Sommaire

LA VIE DE L'ASSOCIATION

Rendez-vous saléviens
 L'Association au jour le jour
 Conférences saléviennes
 Saléviens de Paris
 Bibliothèque saléviennne
 Maison du Salève
CARNET
 Nos joies, nos peines
A LIRE, VOIR, ENTENDRE
 Souscription
 Le chemin de fer du Salève
 In Mémoriam : Maurice Besset
 Colloque
 Publications savoyardes
 Expositions
IL ÉTAIT UNE FOIS
 Michel Servet (1511-1553)
 Petite histoire de Saint-Blaise

LA VIE DE L'ASSOCIATION

RENDEZ-VOUS SALÉVIENS

Le 25 avril : **Le Livre d'heures de Philibert de Viry** à la BPU de Genève, uniquement sur inscription au secrétariat.

Le 15 mai : **Les catastrophes naturelles en Haute-Savoie et autour du Léman** par Danièle Decrouez, directrice du Musée d'histoire naturelle.

Voir bulletins d'inscription joints.

L'ASSOCIATION AU JOUR LE JOUR

Paul Tapponnier (1884 – 1970) du militantisme catholique à l'action politique par Julien Joly. Tous les Saléviens ayant cotisés en 2008 ont dû recevoir cet ouvrage de 420 pages qui constitue les Echos Saléviens n° 17. Merci à la commune de Collonges et à notre Conseiller général M. Etallaz qui ont permis

le financement de cet ouvrage qui rend hommage à l'inventeur des Echos Saléviens. Un ouvrage qui nous fait découvrir, bien au-delà de Collonges, la vie d'un catholique engagé pendant plus des deux tiers du XX^e siècle.

- Réservez votre samedi 21 novembre 2009 pour un colloque co-organisé entre La Salévienne, les Archives d'Etat de Genève et l'Institut d'études politiques de Grenoble sur les passages de la frontière pendant la guerre de 1939-1945. De plus amples informations lors d'un prochain Bénon ou sur notre site Internet.

- Un groupe de Saléviens composés de Jean-Pierre Lombard, Gérard Lepère, Michel Brand et Claude Barbier travaillent en collaboration avec de nombreux passionnés d'aéronautique au centième anniversaire du premier meeting aérien de Viry. Objectif : été 2010. Contact : lombard_jp@orange.fr

- Un autre groupe démarre un travail sur les Zones franches. Objectif mars 2010. Contact claudemegevand@wanadoo.fr

- La Salévienne mise à l'honneur par le Quai d'Orsay lors du colloque du 18 au 20 mars 2009 consacré aux « Sources de l'Annexion » ! Pour vérifier l'importance de la documentation imprimée détenue au quai d'Orsay sur l'Annexion de la Savoie, Mme Constant, l'archiviste du quai d'Orsay, est allée sur le site Internet de la Salévienne pour constater qu'elle ne possédait que les deux tiers des ouvrages cités dans notre bibliographie sur cette question.

- Site internet : les publications des sociétés savantes de Savoie éditées avant 1939 ont été en grande partie numérisées. Vous pouvez les consulter de votre ordinateur à partir de notre site internet. Rendez-vous à la rubrique « liens utiles / Publications des sociétés savantes de Savoie ».

CONFÉRENCES SALÉVIENNES

La révolution silencieuse d'un paysan savoyard

A l'invitation de La Salévienne, Marcel Liaudon présentait samedi 17 janvier 2009 à Bossey une conférence-discussion autour

de son livre récemment paru et intitulé « La révolution silencieuse d'un paysan savoyard ». Né en 1931 à Droisy, cet exploitant agricole de Frangy a été tout à la fois un témoin avisé et un acteur actif de l'évolution du monde paysan en Haute-Savoie. Il a commencé sa conférence en évoquant la naissance du gruyère au XII^e siècle en différents lieux des Alpes. A cette époque, les paysans ne savaient pas quoi faire du lait des vaches qu'ils ne consommaient pas le jour même. Ils mettaient les vaches à l'alpage non pour produire du lait, mais pour pouvoir récolter le foin de la plaine afin de faire des réserves pour nourrir les bêtes l'hiver. En chauffant et en pressant le lait, ils ont découvert que cela donnait un produit – le fromage – qui se conservait de cinq mois à une année. Ce sont ensuite des paysans de Fribourg, en Suisse, qui ont eu l'idée de commercialiser sous le nom de Gruyère ce fromage qu'ils vendaient au prix fort notamment aux foires de Genève. Ce sont également ces Fribourgeois qui sont à l'origine des fruitières qui ont permis le développement de la production fromagère en Haute-Savoie. Ruinés par une terrible épidémie qui a décimé leur cheptel vers 1795, ces derniers ont émigré vers la région de Genève, puis la Haute-Savoie, pour proposer leur savoir-faire aux paysans du cru. Grâce à eux, le système du tour (les paysans se prêtaient à tour de rôle la quantité de lait nécessaire pour faire une meule de fromage) puis des fruitières, bâtiment coopératif où un fruitier salarié traitait le lait des sociétaires pour le transformer en fromage, s'est mis en place. La première fruitière de Haute-Savoie a vu le jour à L'Eluiset dans les années 1820, on en construisit ensuite plus de 400 en une centaine d'années dans le département. C'est par Genève que le développement commercial de ce gruyère, qui se vendait le double du prix des autres fromages, s'est fait, notamment vers Lyon et Marseille grâce aux bateaux qui remontaient le Rhône jusqu'à Seyssel avec leurs marchandises et repartaient avec ce fromage jusqu'à la cité phocéenne. « Les grandes choses ne peuvent se faire que si les hommes se regroupent », a précisé Marcel Liaudon avant de revenir à sa propre histoire et aux années 1950 qui ont vu un formidable développement du monde

paysan en Haute-Savoie. Juste après la guerre, 70 % de la population du département est composé d'agriculteurs et le métier se pratique encore comme au moyen-âge, avec des paysans récolteurs. Les problèmes sont nombreux : 80 % des vaches sont porteuses de germes de la tuberculose, on ne sait pas nourrir correctement le bétail et les paysans font les foins trop tard, quand l'herbe a perdu une bonne partie de ses qualités nutritives et que ce n'est plus que de la paille. Tout va changer quand ces hommes vont devenir des paysans producteurs grâce à l'industrialisation de l'agriculture et à un syndicalisme renouvelé qui saura faire entendre la voix de cette catégorie sociale auprès de l'Etat. Mais cette « révolution silencieuse » a aussi été rendue possible par la JAC, la jeunesse agricole catholique, dont l'enseignement a formé toute une génération de jeunes agriculteurs qui ont compris qu'ils devaient prendre leur destin en main pour s'en sortir. Basée sur des valeurs telles que le travail, le développement des connaissances et la solidarité, cette formation humaniste est sans doute à l'origine de la création en 1958 du Centre départemental des jeunes agriculteurs (CDJA), ouvert aux paysans âgés de 18 à 35 ans, qui a amené un vent de modernité dans l'évolution des pratiques agricoles de l'époque. Le choc des générations a été violent, mais la volonté forte des nouveaux venus de développer les connaissances scientifiques a permis de résoudre nombre de problèmes sanitaires et de rendre l'agriculture plus efficace et productive. Des pratiques telles que la mécanisation du matériel ou l'insémination artificielle ont totalement bouleversé les façons de faire, tout comme le regroupement des paysans en coopératives maîtrisant l'ensemble de la filière, de la production à la distribution et à la vente, qui ont permis aux agriculteurs de limiter le nombre d'intermédiaires et de garantir ainsi un certain niveau de prix. La conférence s'est poursuivie sous la forme d'un échange avec la salle, où Marcel Liaudon a notamment précisé que lorsqu'il était jeune agriculteur, il n'avait que quatre vaches, dont la plus productive donnait 1500 litres de lait par an. Les recettes qu'il tirait de cette production de lait servaient à 80 % au besoin de sa famille. Aujourd'hui,

son fils, qui a repris l'exploitation familiale, dispose d'un cheptel de 50 vaches dont la plus productive donne près de 9000 litres de lait par an. Seul problème, les 80 % des recettes issues de la vente du lait servent à couvrir les charges de l'exploitation. Si le prix du lait s'effondre, de nombreux domaines agricoles sont menacés de faillite. C'est pourquoi Marcel Liaudon n'est pas favorable à la politique agricole actuelle basée sur des subventions. Pour lui, il faut privilégier la qualité, et vendre les produits issus de l'agriculture à leur prix réel, basé sur le principe de l'offre et de demande. « La vie, c'est un escalier sans paliers, tout problème a sa solution, si les hommes prennent en main leur destin, se mettent ensemble et réfléchissent, ils s'en sortiront », a précisé Marcel Liaudon en guise de conclusion.

Dominique Ernst



Les Francs-tireurs savoyards dans la guerre de 1870 - 1871

Beaucoup de monde le 7 février à Présilly pour écouter Didier Dutailly parler d'un sujet cher aux Savoyards et cependant très mal connu, sans doute parce que la guerre de 1914-1918, survenue trente-quatre ans plus tard, en a éclipsé le souvenir. Le conférencier se livre à un exposé d'une grande précision, fruit de longues recherches dans les archives militaires à Vincennes et dans les archives départementales de Chambéry et Annecy. Il a par ailleurs développé son sujet dans un ouvrage intitulé « La Haute-Savoie et la guerre de 1870-1871 » publié par l'académie Chablaisienne (en vente à La Salévienne).

C'est dès la formation du gouvernement provisoire, après la défaite de Sedan, que des volontaires républicains savoyards se sont levés pour aller défendre le pays, dix ans seulement après que la Savoie fut devenue française. Parmi les diverses tentatives, deux groupes seulement parvinrent à s'organiser et à s'armer suffisamment pour pouvoir participer effectivement au combat, l'un originaire de la Savoie sous les ordres de Louis Michard de Chambéry, l'autre originaire de Haute-

Savoie, emmené par Léon Tappaz de Bonneville.

Le premier prend le nom de « compagnie de chasseurs des Alpes ». Il se forme à partir du 13 septembre et quitte Chambéry pour Lyon à la fin du mois, emmené par Louis Michard (1836 - 1901). Michard est un farouche républicain, anti-clérical et franc-maçon. Plus chef de bande qu'officier, c'est un entraîneur d'hommes qui montrera des qualités militaires exceptionnelles.

On ignore quel était l'effectif de son groupe de jeunes volontaires (moyenne d'âge de 23 ans), tous civils animés par un romantisme révolutionnaire à la Garibaldi ! Les documents donnent un effectif entre 98 et 178 hommes. Près de 20 % sont des étrangers dont six Italiens. Michard parvient à les habiller (chapeau à plumes à la piémontaise), à les armer (chassepots), à les discipliner, grâce entre autres aux aides des communes de Chambéry, Aix-les-Bains et Albertville.

Le groupe part pour Lyon sans ordre et sans avoir obtenu la « commission » (reconnaissance de l'armée).

Manifestement, cette bande n'est pas la bienvenue. Ils veulent se battre immédiatement mais on les promène de Lyon à Belfort, Besançon, Épinal, Dôle et autres, toujours à pied et hors de portée de l'ennemi.

Ils sont enfin incorporés en novembre à la légion de Garibaldi appelée (à tort) armée des Vosges.

Le deuxième corps franc savoyard, celui de Bonneville, s'est formé dans un contexte politique beaucoup moins favorable et plus tardivement, sous le nom de « Francs-tireurs du Mont-Blanc ». Son effectif semble avoir été moins important, une petite centaine d'hommes. Les communes se montrent moins généreuses et le préfet, Jules Philippe, fait tout ce qu'il peut pour gêner l'entreprise de Léon Tappaz. Le groupe ne se réunit à Bonneville que le 29 octobre et quitte Annecy le lendemain après avoir prêté serment devant la statue d'Eugène Sue. Ses uniformes sont assez différents de ceux de Chambéry : ils portent le képi mou à la française. Ils sont à Chalon-sur-Saône le 2 décembre. Ils y

rejoignent leurs camarades de Savoie et les deux groupes partent pour Autun en prenant le nom de « bataillon de Savoie » sous les ordres de Michard. Ils vont enfin pouvoir se battre avec Garibaldi. Ils participent à une bataille à Dijon et remontent vers le nord pour combattre vaillamment à Semur en Auxois le 4 janvier 1871, puis à Crépand le six. Ils se replient ensuite sur Dijon où se situe l'épisode célèbre du drapeau pris aux Prussiens par le jeune Victor Curtaz d'Annecy, sur la route de Langres. Ce fait a été maintes fois rapporté et héroïsé dans l'imagerie et la littérature d'après-guerre, fortement imprégnée de l'idéologie revancharde de l'époque. Le fameux drapeau a été repris par les Allemands en 1940 puis par les Russes, à Berlin, en 1945.

À la fin janvier, la France est en bonne partie occupée et le gouvernement provisoire doit accepter l'armistice le 28 janvier. La plupart des volontaires savoyards rentrent alors à la maison, dont Louis Michard qu'une carrière militaire n'attirait pas du tout.

Ce bref résumé ne fait que donner un aperçu de la riche conférence de Didier Dutailly. Il faut le remercier d'avoir ravivé le souvenir de ces « Allobroges vaillants » de 1870-1871. Pour ma part, je les prends pour les prédécesseurs de nos maquisards de 1940-1945. Ces braves font honneur à notre fière Savoie.

Robert Amoudruz

RAPPEL : Il faut bien avoir présent à l'esprit que la guerre de 1870-1871 a été déclarée à la Prusse en juillet 1870 par Napoléon III, contre l'avis de l'opposition républicaine ; que la défaite de Sedan le 2 septembre 1870 a entraîné la disparition de l'Empire. Un gouvernement provisoire est créé à Paris le 4 septembre avec pour mission de poursuivre la guerre et tenter de repousser les troupes prussiennes hors de France.

Histoire de la communauté juive de Carouge et de Genève

Le 18 février 2009, dans la salle communale d'Etrembières au Pas de l'Echelle, Jean Plançon nous exposait l'histoire de la communauté juive à Carouge et Genève, née à la fin du XVIII^e siècle.

Rappel historique

Le début de la diaspora commence en 72 après JC sous le règne de Titus au sud de la Gaule romaine. La communauté locale vient par la Sequane (capitale Besançon) et au Moyen Âge il y a des passages temporaires. En 1396, les juifs s'installent à Genève dans le quartier de Saint-Germain où le cancel (ghetto) est créé, il est ouvert dans la journée et fermé le soir par trois portes.

En 1490 les juifs sont expulsés et vont à Versoix. Au Moyen Âge il y a un cimetière près de la Châtelaine à l'emplacement de l'actuel Balexert. Les juifs resteront à Versoix jusqu'en 1586 et partiront ensuite pour Nice.

Le territoire de Carouge

Les échanges de terres entre la Savoie et Genève au traité de 1754 rend Carouge stratégique. Pour l'aider à prospérer et tirer parti de Genève, le roi de Piémont-Sardaigne lui accorde un statut libéral : libre circulation des protestants, des francs-maçons et des juifs. Le comte de La Fléchère résidant au château des Terreaux d'Etrembières joue alors un rôle fondamental.

L'origine des La Fléchère est écossaise, ils sont à Saint-Jeoire au château de Beauregard et un Hugues de La Fléchère participe à la croisade avec le comte Vert. Le frère du comte, Pierre, aide à l'installation de cette colonie. Il est influent à la cour de Turin et, en 1770, le comté de Veyrier est acheté.

Le comte est un terrien. Il est très cultivé, écrit régulièrement à la cour de Turin (les archives départementales d'Annecy conservent sa correspondance). Tandis que le territoire de Carouge se développe, en 1789 la communauté juive s'organise et la première synagogue est installée dans une maison place du Marché. Un règlement statutaire de la communauté se met en place et on installe un cimetière juif, restauré aujourd'hui, avec des stèles ashkhénazes. En 1852 on l'agrandira avec des tombes dans le goût du Second Empire. En 1874 on ajoute une autre parcelle le long du canal de la Fontenette où la dernière sépulture a eu lieu en 1968.

Cette communauté comprend à la fin du XVIII^e siècle une fabrique de grosses de verre appartenant à Joseph Abraham, une boucherie et divers commerçants. Sous Bonaparte, Carouge devient française et les juifs, citoyens à part entière, sont rattachés au Consistoire de Colmar. En 1802 par un décret les concernant, les juifs doivent prendre un patronyme : les Weil, les Ruff, les Schwobb ; les Coquenheim deviennent Guggenheim.

En 1815 Carouge est rattachée à Genève, mais le décret de 1816 n'accorde pas la citoyenneté de Genève aux juifs malgré les efforts du député Louis André Gosse. Les juifs habitent à Genève, ils y travaillent et forment la communauté israélite du canton de Genève. Ils obtiennent l'autorisation de construire une synagogue. Leur citoyenneté est reconnue dans l'article du permis de construire, ce qui sous-entend l'abrogation du décret de 1816. L'architecte, Bachofen, s'inspire des synagogues allemandes et florentines avec un peu de néo-mauresque.

La synagogue est inaugurée en 1859. Elle est de type basilical. L'intérieur offre quelques particularités comme une chaire, un orgue, une abside ; les tables de la loi sont situées dans la partie orientale comme un autel chrétien. Elle a coûté à l'époque 75 000 francs or ; elle a été rénovée en 1996. Le premier grand rabbin venait de Colmar. Agé de 26 ans il était professeur à la faculté des lettres de Genève. Une journée portes ouvertes a lieu chaque premier dimanche de septembre.

En 1870, on assiste à l'exode des juifs alsaciens vers Genève. L'université de Genève profite de l'exode des juifs russes qui contribuera à la fondation de l'académie de médecine où les jeunes filles sont très présentes. Les contestataires arrivent ensuite, les marxistes, etc. Puis arrivent les juifs sépharades de Turquie. Chassés d'Espagne depuis le XVI^e siècle, ils parlent espagnol. On peut citer la famille Ceni venue de Turquie, fabricant du lino jusqu'à la guerre de 1939. Aimé Schwob créateur du premier vélo club, du vélodrome de la Jonction, du Touring Club suisse et enfin du FC de Servette. Il y a aussi la famille de Toledo, fondatrice de la Pharmacie principale. Les frères Toledo inventent la

publicité pour les médicaments, ils importent le drugstore et créent les laboratoires pharmaceutiques qui fermeront en 1978. La famille Brunswick fonde le « Bon Génie » et invente le crédit à la consommation. Les Mauss et les Norman fondent Manor, le grand magasin actuellement la Placette.

Lors de la première guerre mondiale, beaucoup de juifs alsaciens s'enrôlent dans la légion étrangère, le grand Rabbin Wertheimer sera aumônier militaire et reviendra décoré.

Le cimetière d'Etrembières est une propriété privée sur un terrain vendu par la commune. L'autorisation d'inhumer est donnée par le préfet de Haute-Savoie. Les Suisses ont une entrée sur leur territoire et la frontière traverse le cimetière. En 1930 l'architecte Fleigenheimer y construit un oratoire. C'est à lui que l'on doit les thermes d'Ostende, la gare de Cornavin et le Palais des Nations. A l'intérieur de cet oratoire se trouve un vitrail qui est monté comme une mosaïque, œuvre de Régine Heim, élève de Chagall. Ce cimetière a beaucoup servi de passage pour les clandestins pendant la seconde guerre mondiale. Les cérémonies se faisaient à Carouge et la mise en terre à Etrembières était assurée par un marbrier d'Annemasse. Mme Aimée Sitelman qui a beaucoup aidé les clandestins pendant la guerre, a été condamnée en Suisse et réhabilitée seulement en 2005.

La colonie juive comprend maintenant 6 000 personnes, soit un total d'environ 1 300 familles.

Françoise Couttet

SALÉVIENS DE PARIS

Comme chaque semestre depuis plus de 10 ans, nous nous retrouverons le samedi 16 mai 2009 à Paris. Nous aurons le plaisir d'écouter **Jean-Pierre LOMBARD** rendre hommage à un grand sportif savoyard :

Henri OREILLER (1925-1962)

Champion Olympique de Ski (1948)
Champion de France Tourisme des Rallyes Auto (1959)

Nous avons eu le plaisir de lire un résumé de cet hommage dans le Bénon n° 63 de janvier 2009.

BIBLIOTHÈQUE SALÉVIENNE

DONS

La Peau des fesses sur les yeux. Récits et documents, 1924-1975, par Michèle Laplace. Editions pEX 2008, 334 p. Le titre reprend les menaces proférées par l'oncle Henri. C'est une saga personnelle et familiale inscrite entre la France et la Suisse, vie ordinaire qui se déroule dans des circonstances historiques qui la rendent exceptionnelle. Don de l'auteur.

La rue de Beaumont : un square entre ville et campagne par Corine Walker. 2007. 111 p. C'est l'histoire d'une rue située dans le secteur de Malagnou-Florissant, près de Genève. On y trouve aussi des indications précieuses sur la famille de Beaumont de Collonges-sous-Salève qui a donné de nombreux peintres.

En si bon Chemin... vers Compostelle par Léo Gantelet. LEPERE Editions. 289 p. 2004.

Une collection presque complète des **circulaires des douanes françaises** de 1814 à 1957. Parmi celles-ci un certain nombre concerne les zones franches après 1860.

Visions pour Genève ; Braillard : 3 regards sur la ville. 2007. DVD qui présente les œuvres des architectes Braillard, réalisées ou non pour Genève et les environs (dont le téléphérique du Salève), avec de nombreuses vues de Genève d'avant guerre. Don de la fondation Braillard, ainsi qu'un ouvrage intitulé « L'invention des territoires directs par les gens ordinaires » de Bruno Caillet et Xavier Comtesse.

Merci aux généreux donateurs.

ECHANGES

La Revue Savoisiennne. 147^e année. 2007. 362 p. On notera particulièrement l'excellent article de Henri Comte sur les "dessous du traité de Turin" qui avait donné lieu à une conférence de La Salévienne.

MAISON DU SALEVE

L'exposition sur les transports dans le bassin Genevois est prolongée et enrichie avec un jeu sur les émissions de CO² émis par les déplacements sous toutes leurs formes (train à vapeur, avion, vélo...). En début d'été une exposition sera dédiée aux « Contes et légendes au pays du Salève et Vuache » à partir des ouvrages de Dominique Ernst. Par ailleurs l'exposition permanente sera enrichie par une maquette du fanum de Présilly. L'espace extérieur sera aménagé : verger, observatoire, jardin géologique, parterres de plantes et fleurs du Salève avec cheminement accessible aux handicapés.

CARNET

NOS JOIES, NOS PEINES

Nous avons appris avec tristesse le décès du papa de Dominique Ernst, notre journaliste et fidèle adhérent.

Nous déplorons le décès de l'épouse de Henry Joubert, ancien maire de Saint-Julien et membre de La Salévienne,

ainsi que de Marc Sartre, frère d'Anne-Marie Sartre-Beaugendre et Jean-Louis Sartre qui est par ailleurs cousin de nombreux Saléviens, dont notre président.

A eux et à leur famille, La Salévienne présente ses sincères condoléances.

A LIRE, VOIR, ENTENDRE

SOUSCRIPTION

Simon Bigex, *le Philosophe. Heurs & malheurs d'un secrétaire de Voltaire ou les tribulations d'un pauvre copiste savoyard au temps des Lumières et de la Révolution*, par J.F. Campario. 17,5 x 24 cm. 512 p.

Mémoires et Documents publiés par l'Académie Salésienne, t.116. 30 € jusqu'au 31 mai 2009, 35 € ensuite. Frais de port

4 €. Académie Salésienne, 18 avenue de Trésum, 74000 Annecy.

LE CHEMIN DE FER DU SALEVE EXPLIQUE AUX ENFANTS

Lundi 23 février 2009, les 225 élèves de l'école élémentaire publique de Cruseilles ont pu assister à la conférence "Le Salève et son chemin de fer" donnée par Gérard Lepère. Cette intervention était due à l'initiative de Simone Deborne, enseignante, relayée par le directeur d'école, Jacques Métral. Notre spécialiste des voitures automotrices salésiennes a ainsi présenté et commenté une sélection de 222 photos, dans l'amphithéâtre (à la pointe de la technologie) du collège Louis Armand, face à un jeune parterre intéressé qui a ensuite pu poser de nombreuses questions, toutes pertinentes.

Cette découverte d'une heure d'un pan méconnu de leur histoire locale est accompagnée par un projet pédagogique mené par les professeurs tout au long de l'année scolaire. Une expérience positive pour tous qui n'attend qu'à être renouvelée en synergie avec d'autres établissements scolaires de la région.

Arthur Lepère

IN MEMORIAM

Maurice Besset

Cet hiver, le 6 décembre 2008, décédait à Genève dans sa 87^e année, l'historien d'art Maurice Besset, issu d'une ancienne famille de Pontarlier.

Germaniste, après une agrégation d'allemand, il dirige dès 1947 l'Institut français d'Innsbruck puis la Maison de France à Berlin. Ensuite, il est nommé conservateur au Musée national d'art moderne à Paris et en 1969 directeur du musée de Grenoble.

Il enseigna l'histoire de l'art à Besançon, à Grenoble et enfin à l'université de Genève.

Auteur d'une thèse sur Le Corbusier, il deviendra son exécuteur testamentaire - à Genève il habitait « l'Immeuble Clarté » construit par cet architecte.

Plusieurs journaux ont déjà retracé le long parcours professionnel et recensé les nombreux ouvrages de Maurice Besset. Mais nous voudrions rappeler ici un fait marquant de sa carrière pour les Savoyards. En effet, il fut l'un des neuf membres du jury qui en 1971 et 1972 - sous la présidence de Bernard Dorival - choisit, sur les soixante-quatorze projets du concours international lancé par l'Association des rescapés des Glières, celui du sculpteur français d'origine italienne Emile Gilioli (1911-1977) pour le monument de la Résistance érigé au plateau des Glières.

Cette « sculpture-architecture », ce « grand oiseau blanc » est l'aboutissement des recherches de cet artiste qui était déjà l'auteur d'autres monuments en Isère, région où il avait vécu pendant la deuxième guerre mondiale : le mémorial de Voreppe, le monument aux morts des déportés de Grenoble, le monument de la chapelle en Vercors, le gisant de Vassieux-en-Isère.

Terminons cette évocation en faisant revenir à notre mémoire ce passage de la célèbre allocution d'André Malraux lors de l'inauguration du monument le dimanche 2 septembre 1973 :

« et maintenant, le grand oiseau blanc de Gilioli a planté ses serres ici. Avec son aile d'espoir, son aile amputée de combat et, entre elles, son soleil levant. Avec son lieu de recueillement, sa statue dont les bras dressés sont pourtant des bras offerts ».

Jean-Pierre Dubouloz

Références :

XX^e siècle : le n° 42 (1974), p. 172-173

Cimaises : n° 125-126, p. 20-33

Le Temps (Genève) 12.12.2008

Le Monde (Paris) 19.12.2008

L'Est Républicain (Besançon édition) 24.01.09.

COLLOQUE

Montagnes dévotes ? Vie religieuse en Savoie du Nord XVI^e-XX^e siècles, le 29 avril aux Archives départementales de Haute-Savoie. Organisé par l'université de Savoie avec sept conférences dont l'une de Julien Joly sur Paul Tapponnier et une autre de Laurent Perrillat sur « Quelques

aspects de la religion des officiers du Genevois (XVI^e-XVII^e siècles) »

PUBLICATIONS SAVOYARDES

MASSONGY dans la Grande Guerre 1914-1918. Ce sont ces années sombres que retrace ce recueil à travers les correspondances, les carnets intimes des soldats au front et des femmes qui ont pris en main le destin des familles et des champs. L'histoire se passe à Massongy : elle aurait pu se passer dans n'importe quel autre village de France...

Nombreuses illustrations. 160 p. 21 x 29,7. 30 € + 6 € de port jusqu'à deux livres. Groupe patrimoine de Massongy - route de l'Eglise - 74140 Massongy.

Dictionnaire des maires et élus de Haute-Savoie de l'Annexion à nos jours : Les élections en Haute-Savoie (1860-2008) par Jean Excoffier. M1G Editions. 316 p. 2008. Certainement un livre de référence qui comprend une biographie sommaire de tous les maires de Haute-Savoie et « grands élus » conseillers d'arrondissement, députés, sénateurs, etc.

Quel temps fait-il en Haute-Savoie ? par Alain de L'Harpe. Conçu à la fois comme un manuel de météorologie et comme un guide pratique avec une multitude de renseignements chiffrés, ce recueil se propose également de revenir sur les grands événements météorologiques ayant marqué nos mémoires au cours de ces 23 dernières années en Haute-Savoie. Nombreuses illustrations. Broché. 105 p. 14,8 x 21. 15 € frais de port inclus, chez l'auteur 373 chemin du Pont-Noir - 74350 Copponex - delharpe@aol.com

EXPOSITIONS

Annecy

A l'occasion du 500^e anniversaire de Jean Calvin (1509-2009), La Bibliothèque de sciences religieuses, Maison du diocèse, La Puya présente jusqu'au 24 avril 2009, une exposition temporaire de documents (œuvres, études, biographies...). D'une part, des documents anciens (XVI^e-XVIII^e siècles), provenant de

la Bibliothèque du Grand Séminaire ; d'autre part, des documents du fonds contemporain (XIX^e siècle à nos jours) de la Bibliothèque de Sciences Religieuses.

Cette exposition doit permettre de mieux faire connaissance avec cette personnalité, théologien réformateur, et avec la Réforme en Savoie du XVI^e au XVIII^e siècle. L'histoire contemporaine du protestantisme en Savoie est encore un terrain en friche du point de vue de la recherche. Jean Calvin est jugé moins sympathique que Martin Luther. Certains protestants n'hésitent pas à parler d'un « aïeul encombrant ». L'influence de Calvin dépasse pourtant les sphères du protestantisme (l'humanisme, la langue française, la culture, la théologie, les formes contemporaines de nos démocraties, l'économie de marché...). Dans le cadre des relations, apaisées aujourd'hui, entre Genève et Annecy et entre le calvinisme et le catholicisme, la Bibliothèque des sciences religieuses d'Annecy ne pouvait pas passer à côté de cet anniversaire.

Renseignements : Thierry LAVERGNE - 04 50 33 09 40 - bibliopuya@diocese-annecy.fr

DES ALPES AU LEMAN, images de la préhistoire. Axée sur les origines de la présence humaine entre la haute vallée du Rhône et le bassin lémanique, l'exposition, conçue en partenariat par les Musées cantonaux d'archéologie de Lausanne et de Sion ainsi que par le Musée d'art et d'histoire de Genève, propose aux visiteurs une **immersion visuelle** dans ce lointain passé. Le parcours muséal présente une **sélection d'objets** issus des collections helvétiques, complétée par des pièces provenant du fonds des musées de l'agglomération d'Annecy. Leurs contextes sont restitués par une **série d'illustrations grand format** déclinant les différents modes de vie de nos ancêtres sur la base des hypothèses et des études les plus récentes.

Musée-château d'Annecy jusqu'au 28 avril 2009.

Genève

Le 500^e anniversaire de la naissance de Jean Calvin sera commémoré à Genève par une foule de manifestations. **Les**

Musées d'art et d'histoire, plutôt que de se focaliser sur la figure emblématique du Réformateur, ont choisi de **mettre en lumière son époque** grâce à une série de rencontres égrenées tout au long de l'année. **Programme complet** disponible aux entrées des Musées d'art et d'histoire ou sur www.ville-ge.ch/mah

Comment Genève a grandi. On sait que les fortifications ont fait obstacle au développement de Genève jusqu'en 1850, date à laquelle le système défensif, obsolète, a été démantelé pour permettre l'agrandissement de la ville. A travers des plans, des photographies (Genève a été photographiée dès avant les années 1850) l'exposition montre les différents aspects d'une Genève qui grandit et qui, forcément, change. Maison Tavel jusqu'au 4 octobre 2009.

Fondation Pierre Gianadda

Rodin Érotique. Cette exposition propose un double parcours à travers sculptures et dessins d'Auguste Rodin provenant du Musée Rodin de Paris. Sous le titre «Rodin Érotique», cette présentation est axée autour du culte que Rodin voue au nu féminin, et particulièrement au corps sexué de la femme. Si l'on sait que le nu est, pour le sculpteur, l'élément le plus important de son travail en ronde-bosse, la place qu'il occupe dans des milliers de dessins et aquarelles demeure largement méconnue. Un ensemble d'une trentaine de sculptures et de soixante-dix dessins permet d'explorer la question de l'érotisme dans la sculpture de Rodin et de tracer l'évolution des dessins érotiques de l'artiste, depuis les premiers dessins gouachés des années 1890 jusqu'aux grandes feuilles estompées au crayon des années 1910.

Quelques-unes des sculptures les plus célèbres de Rodin, de *L'Age d'Airain* au *Balzac nu* en passant par *Le Baiser*, *Jeux de Nymphes*, *Le Torse d'Adèle*, *Iris messagère des dieux* ou *Le Christ et la Madeleine*, font partie de cette exposition. Parallèlement à son œuvre sculptée, Rodin a dessiné tout au long de sa vie. Dans ses dessins, d'une audace et d'une liberté extraordinaires, Rodin ne cesse de cerner, au plus près, la vérité des corps.

Martigny (Valais) jusqu'au 14 juin, tous les jours de 10 h à 18 h.

IL ÉTAIT UNE FOIS

FIGURES GENEVOISES

Dans l'article sur Calvin du Bénon n° 54, janvier 2007, John Fox n'avait pu évoquer Michel Servet étant donné les contraintes rédactionnelles, dans un espace nécessairement limité. Un de nos lecteurs l'avait regretté (courrier des lecteurs Bénon n° 55). Voici le « mal » réparé.

MICHEL SERVET (1511-1553)

Même les meilleurs et les plus grands peuvent commettre les plus épouvantables gaffes, et la mort sur le bûcher de Michel Servet à Champel en 1553 est généralement considérée comme la plus grande erreur de jugement de la vie et de la carrière, par ailleurs exemplaires, de Jean Calvin, le dirigeant protestant de Genève au XVI^e siècle.

À l'époque, il était de coutume chez les érudits de latiniser ou d'helléniser leur nom. C'est ainsi que Michel Servet, né sous le nom de Miguel Serveto dans le village de Villanueva de Sijena (Aragon, Espagne) en 1511, devient Michael Servetus. Doué pour les langues, il fit son droit à Toulouse en même temps que, pour sa propre culture, il lisait la Bible en latin, en grec et en hébreu — ainsi que le Coran ! Les années 1520 et 1530 furent un temps des plus troublés et on ne peut plus périlleux de la vie religieuse en Europe, une époque où deux versions du christianisme, la catholique et la réformée, se disputaient la possession du territoire. Jeune homme, Servet s'était ingénument investi dans cette controverse générale où les gens étaient prêts à tuer et à se faire tuer pour défendre leur croyance religieuse.

Il devint secrétaire d'un franciscain, le frère Jean de Quintana, confesseur et conseiller de la Maison Habsbourg. En 1530, les deux hommes se rendirent à Bologne (Italie) où Charles V allait être couronné empereur du Saint Empire romain par le pape Clément VII. Ce pape, un prince italien de la famille Médicis, était avant tout un diplomate et un homme politique, et secondairement un pieux dirigeant. Le chaos religieux en Europe

était, vers cette époque, sur le point d'atteindre son apogée et les tentatives du pape pour se frayer un chemin dans ce tourbillon doctrinal jetèrent le discrédit sur l'Eglise catholique. Servet fut consterné par la pompe et la solennité de la cérémonie du couronnement à Bologne et par la déférence de l'empereur devant un pape qui se révélait beaucoup moins un saint homme qu'un homme du monde !

Servetus quitta le service de Quintana et se mit à voyager à travers l'Europe à la recherche de la vérité auprès des principaux réformateurs religieux. Il commença à se former ses propres idées sur l'interprétation de la Bible, idées qu'il fit paraître en 1531 sous le pseudonyme de Michel de Villeneuve pour échapper à la persécution des autorités catholiques. Son idée de revenir à la simplicité de l'Église chrétienne à ses débuts était plutôt en vogue. Néanmoins, alors que catholiques et protestants semblaient décidément divisés, Servet réussit l'impossible : il se fit de mortels ennemis dans les deux camps (voir ci-après) !

Pendant les années 1530, Servet étudia la botanique, la cartographie, la pharmacologie, la théologie et l'astrologie dans diverses universités, avant d'obtenir à Paris son diplôme de médecine en 1538. Il devint le médecin de Pierre Palmier, archevêque de la ville de Vienne près de Lyon, où il travailla également comme éditeur. Extérieurement docile à la foi catholique, il poursuivit ses études de théologie et ses écrits se radicalisèrent de plus en plus.

Il rejeta une grande partie de la pensée religieuse de son temps tout en essayant d'asseoir la pratique de l'Eglise sur l'Écriture sainte. Chose extraordinaire, Servet fut le premier à décrire, dans un de ses livres, le fonctionnement de la circulation du sang dans le poumon, mais on ne le sut que bien des années plus tard, la plupart de ses livres ayant été livrés aux flammes !

Ironie du sort, Servet entama en 1546 une correspondance avec Calvin à Genève. Ce dernier lui envoya un exemplaire de son propre ouvrage, *L'Institution de la religion chrétienne* (1536), que Servet lui renvoya rapidement avec force notes d'observation arrogantes. À

quoi Calvin répondit : « Je ne vous hais ni ne vous méprise, pas plus que je ne souhaite vous persécuter, mais je ne puis être que dur comme fer quand je vous vois insulter une doctrine rigoureuse avec une telle audace. » Servet revint à la charge avec une réponse autoritaire et injurieuse. Leur correspondance prit un tour de plus en plus vif jusqu'à ce que Calvin décida d'y mettre fin. Dans une lettre adressée à l'un de ses amis, il déclara que si jamais Servet venait à Genève, on ne le laisserait pas repartir vivant.

Au fil des années, Servet s'était évertué à consigner ses idées religieuses radicales dans une grande œuvre. C'est ainsi qu'en 1553 il fit enfin paraître secrètement à Vienne 1000 exemplaires de son *Christianismi Restitutio*. Dès que l'on sut qu'il en était l'auteur, les catholiques aussi bien que les protestants se montrèrent décidés à le faire taire. Un marchand, ami de Calvin, le dénonça. Il fut d'abord arrêté et jugé par les autorités catholiques de Vienne, mais relâché pour manque de preuve. Il fut de nouveau arrêté, les preuves manquantes étant cette fois fournies par un certain « Jehan Calvin, prédicateur de Genève ». Il réussit cependant à s'échapper. On le brûla en effigie et ses livres furent livrés aux flammes. Poursuivi, il décida de s'enfuir en Italie mais, follement, une fois en route, il entra à l'improviste, à Genève, dans un service religieux présidé par Jean Calvin. Il fut reconnu et arrêté. Les inquisiteurs français exigèrent son extradition, mais l'auteur de *L'Institution* tenait à montrer qu'il était aussi intransigeant que ses homologues catholiques. Les insultes fusèrent lorsque Servet rencontra Calvin.

Le procès de Servet, qui se déroula d'août à octobre 1553, fut suivi de près par Calvin et fit intervenir toute une correspondance avec d'autres groupes religieux à la recherche de solides arguments religieux et légaux. Un seul point faisait l'unanimité : Servet était un hérétique. Toutefois, étranger, le pire qui pouvait lui arriver légalement était d'être déporté. Calvin, lui, voulait qu'il fût décapité, mais sa mauvaise santé ne lui permettant pas d'être présent au procès, sa requête fut ignorée. Servet fut, en fin de compte, brûlé vif à Champel le 27 octobre

1553, un exemplaire de son dernier ouvrage attaché à ses pieds. Un monument lui fut élevé à cet endroit. On peut aussi trouver des statues de lui à Annemasse, à Vienne et à Paris, ainsi que dans son village natal.

En dépit de sa connaissance très dense de la Bible et de son dévouement passionné pour le christianisme, Servet a réussi à se faire des ennemis des deux côtés de la ligne qui sépare catholicisme et protestantisme. Reste que son exécution a été dénoncée et Calvin sévèrement critiqué pour avoir traité inhumainement un rival religieux. Servet est souvent considéré comme le premier martyr de la secte chrétienne des Unitariens dont font partie les Témoins de Jéhovah.

LE CRIME DE MICHEL SERVET

De la mort du Christ à 1517, l'Église catholique romaine avait adopté certains rites et procédés qui faisaient normalement partie de sa pratique religieuse. De temps à autre au cours de son histoire, des groupes dissidents avaient tenté d'introduire dans la foi chrétienne des innovations ou des variations. Cependant, même animés des meilleures intentions du monde, ces groupes ne furent pas pour autant tolérés par les autorités de l'Église et leur sort fut habituellement celui réservé aux « hérétiques » : une mise à mort brutale. En 1553, Michel Servet proposa, en s'appuyant sur son étude des Évangiles et de l'Église primitive, de retourner à une forme plus ancienne et plus simple de la pratique religieuse. Puisqu'aux yeux de la communauté catholique du XVI^e siècle, *tout* changement était « hérésie », Michel Servet était un « hérétique » et son châtement allait de soi : la mort par le feu (selon la volonté de Dieu !!!)

À partir des années 1520, une nouvelle forme de christianisme avait pris racine en Europe du Nord : le protestantisme ou l'église réformée. Les protestants, à leurs propres yeux, étaient retournés à une forme de religion antérieure et plus simple où il n'y avait ni rituel, ni vêtements sacerdotaux, ni représentation de saints, ni reliques, ni autel. Toutefois, pour ces réformés, le crime de Servet était d'une tout autre nature. En quête d'une fondation solide pour leur doctrine, ils avaient décidé

de la faire reposer sur la « Sainte Trinité » et sur le baptême des enfants comme confirmation de leur appartenance à l'Église. Michel Servet rejetait ces idées — à quoi s'ajoutait, et bien pire encore, qu'il avait osé contredire Calvin !

John Fox

PETITE HISTOIRE DE SAINT-BLAISE

(1^{ère} partie)

Un territoire ingrat

Le territoire de Saint-Blaise dessine une sorte d'appendice à l'extrémité occidentale du plateau des Bornes¹. Haussée entre 786 m au mont Sion et 1 000 m d'altitude à La Chenaz, la commune ne s'étale guère que sur 244 ha. Çà et là émergent quelques modestes villages, Saint-Blaise, Chez Le Clerc, Chez Marmet, Mont-de-Sion et La Chenaz. Depuis ces hameaux, la vue se promène loin au sud, en direction du pays d'Annecy et des collines de l'Albanais et, à l'ouest, du côté du bassin genevois flanqué par le Jura. Ainsi, Saint-Blaise domine la vallée des Usses et le Bas-Genevois, séparés par la croupe du mont Sion, un môle molassique recouvert de moraines qui relie le Salève au Vuache. Plus haut s'allonge le versant occidental du Salève qui se dresse rapidement en paroi à partir du plan de décrochement sénestre de Pomier. Malgré ses aménités pour le promeneur, le site de Saint-Blaise présente de nombreuses contraintes, principalement climatiques, évoquées à maintes reprises dans les mémoires et autres enquêtes. Rebaptisée « *Montfroid* » par les autorités révolutionnaires², notre localité est ainsi exposée fortement à la bise et « à toutes les rigueurs de l'hiver »³, saison durant laquelle les vents du nord « *obstruent les passages en y accumulant les neiges et les rendent dangereux et impraticables* »⁴.

Un point de franchissement difficile sur une route fréquentée

On touche là un élément fondamental dans l'histoire de Saint-Blaise, point de franchissement traditionnel et malaisé sur la voie entre le col du Petit-Saint-Bernard et Genève via Annecy. Cet axe de communication est très ancien. Quelques vestiges celtiques, une tombe à Pringy, un bracelet à Cruseilles, peut-être un ancien

oppidum, et une monnaie gauloise à Copponex, ont été retrouvés le long de cette route dans les environs de Saint-Blaise. Le toponyme même de mont Sion découle de *sedunum*, de *dunum* (« hauteur fortifiée »). Avec la domination romaine, c'est une voie plus aboutie qui est établie. Dans notre secteur, l'érudite Charles Marteaux replaçait cette dernière au-dessus de Malbuisson (Copponex), rejoignant l'ancienne route à Jussy (Andilly) et contournant la « *montagne de Saint-Blaise ou Mont-Sion* »⁵. Divers indices ainsi qu'une observation plus détaillée de notre région rendent cette théorie caduque. Les voies romaines en effet privilégiaient l'itinéraire le plus direct et en fait, après les Petits Bois (Copponex), la route grimpait directement vers Saint-Blaise avant de redescendre en direction du Châble. On retrouve ce tracé sur quelques cartes de la période moderne et sur le cadastre de 1730 de Saint-Blaise, alors qu'aucune route importante, sinon quelques axes secondaires, n'apparaissent sur la mappe d'Andilly. En outre, au Moyen Âge, des hôpitaux étaient placés régulièrement le long des axes majeurs, notamment pour l'accueil des voyageurs et autres pèlerins. C'était le cas à Saint-Blaise où un hospice avait été fondé au XIII^e siècle, à la suite d'un legs pieux effectué par une importante famille noble des environs, les Menthonay⁶. Cette institution témoigne du rôle des foires de Genève à la fin du Moyen Âge, favorisant le trafic sur notre route et faisant d'ailleurs du bourg voisin de Cruseilles une étape dynamique. Les bâtiments de l'hôpital étaient édifiés à l'entrée du village du Mont-Sion actuel lorsque l'on vient de Saint-Blaise. Il s'agit d'un ensemble de parcelles traversées par la route et signalées en 1667 comme « *un mas au mont de Syon appelé aux Hospitaux* »⁷, et incluses dans le cadastre de 1730 dans le mas « *des Mottays* »⁸. Après quelques vicissitudes au XV^e siècle, l'hôpital a fini par être désaffecté et par tomber en ruines⁹. C'est vers la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle que le tracé de la route va être modifié au profit de Jussy et du Mont-de-Sion, où subsistent encore des vestiges de ce nouveau chemin. Ces remarques mettent donc en avant le rôle « stratégique » joué par notre petite localité de Saint-Blaise au fil des siècles. Vers

1630, Barfelly en faisait même l'écale du mont Cenis, et la décrit « *perilleuse au passage (...) à cause des orages (...)* ».

Peu de vestiges antiques...

Qu'en est-il maintenant de l'occupation humaine ? Jusqu'à la période de la fin du Moyen Âge, les notices archéologiques demeurent désespérément muettes pour Saint-Blaise, à l'exception d'un poignard préhistorique à encoches conservé au Musée d'art et d'histoire de Genève. Et pourtant, la présence d'un point de transit important et surtout les découvertes dans les environs en font un secteur particulièrement intéressant, notamment pour la période romaine durant laquelle on avait vraisemblablement affaire ici à une zone frontière entre plusieurs *pagi* (limite que l'on retrouve par la suite entre le décanat de Vuillonnex dont fait partie notre paroisse et le décanat d'Annecy) : murs et tuiles au-dessus de Malbuisson à la limite de la commune de Saint-Blaise, vestiges à Jussy, *villa* au Touvet (Andilly-Vers-Présilly), sanctuaire gallo-romain à Écorçon-les-Murailles (Présilly)¹⁰, traces d'occupation au-dessus de Pomier¹¹. Pour la période suivante du Premier Moyen Âge, on trouve également de nombreux cimetières aux Petits-Bois (Copponex), à Andilly (Le *Martray* à Jussy, à Charly et près de la *villa* du Touvet, au mas des Salles...).

... Mais une mention précoce dans les textes

Malgré ce hiatus et par un curieux hasard, c'est Saint-Blaise qui est la première communauté citée dans les textes dans ce secteur du Salève et des Usses. En 1019 en effet, et sur la demande de son épouse, Rodolphe III roi de Bourgogne fait donation au monastère de Cluny de « *l'église de Saint-Blaise et le petit village (viculum) avec toutes leurs dépendances, avec les monts et les plaines, champs, prés, pâtures, forêts, dîmes, serfs et serves et tous droits d'usage* »¹². Cet acte amène plusieurs remarques. L'importance du don d'un si petit bien d'abord, ne peut se comprendre que par le rôle de la route. Comme beaucoup de domaines du fisc royal, celui-ci était situé près d'un axe important de communication, ce qui permettait de lever et d'acheminer plus facilement les taxes. Rodolphe III en outre,

ne pouvait laisser ce point stratégique passer sous l'autorité d'un autre potentat laïc. En plaçant ce village sous le patronage d'une institution ecclésiastique, il évitait ainsi toute emprise malvenue, il permettait la mise en valeur de ce bout de territoire et il assurait aux gens de passage une étape placée sous protection religieuse. Notre document de 1019 nous décrit ensuite un terroir déjà bien organisé, donc vraisemblablement mis anciennement en valeur, avec son église et ses parcelles aux destinations diverses. Et pourtant, divers indices semblent indiquer une mise en valeur tardive. Ainsi, la toponymie ancienne dévoilée par le cadastre sarde, essentiellement franco-provençale donc médiévale, fait référence pour l'essentiel à la végétation (L'Espine, Les Nes, Le Bois Chevy, Dessous le Fayard, Le Bouchet (bosquet), La Pesse (l'épicéa), etc.) et à des opérations de défrichement (Sartour, Devant la Grange, Le Grand Champ, Les Champes, La Traine, Les Esserts, etc.). En outre, les limites du territoire paroissial dessinent un ensemble qui paraît avoir été démantelé d'une paroisse originelle plus précoce comprenant également Andilly, voire Copponex.

Saint-Blaise ou Châtaignier ?

Dans les premiers documents écrits du Moyen Âge, notre localité est mentionnée régulièrement sous le nom de *Castanea* (Châtaignier), tant dans les visites pastorales que dans les comptes de subsides jusqu'au XV^e siècle. En 1437 par exemple, le châtelain de Cruseilles signale parmi les villages relevant du mandement comtal « *Castanea, apud lou chataignier* »¹³. Le terme est également utilisé pour situer les individus, comme lors de cette concession du droit de pêche dans les Usses faite à Ternier par Guillaume comte de Genève à Hugonin de Chatagny en 1316¹⁴. En 1338-1339, les bourgeois de Cruseilles, alors en pleine discussion avec les chartreux de Pomier au sujet de la possession des forêts du Salève, utilisent comme limite le village de « *Chatagnet* ». C'est la visite pastorale de 1516 qui, la première, nomme notre paroisse non plus *Castanea* mais *Sancti Blasi in Monte Sydonis*. En 1561, lors d'un dénombrement pour l'impôt de la gabelle du sel dans notre paroisse, désormais dénommée officiel-

lement Saint-Blaise, le recenseur distingue deux hameaux, Saint-Blaise et Chatagnie¹⁵. A partir de là, ce toponyme devient caduc dans les documents postérieurs. On ne le retrouve même plus du tout parmi les différents toponymes livrés par le cadastre de 1730. En fait, le terme Châtaignier semble désigner le village le plus au sud, qui est sans doute le plus ancien et le plus peuplé, au point de qualifier la localité. Les efforts de christianisation et la donation au monastère de Cluny ont changé la donne. Saint Blaise en effet était un saint particulièrement apprécié des abbés de Cluny¹⁶ qui ont peut-être dédicacé l'église au moment de la donation. Le culte du saint s'est d'ailleurs étendu en Europe aux XI^e et XII^e siècles. Au fil du temps, la dénomination Saint-Blaise prend le dessus mais difficilement, tant les populations demeurent attachées à l'appellation Chatagnier, trop fortement teintée de paganisme pour les autorités ecclésiastiques. Les deux toponymes en viennent progressivement à désigner chacun des hameaux, Saint-Blaise pour le village de l'église et Chatagnier pour l'autre ensemble. A partir du XVII^e siècle, avec la Réforme catholique, Chatagnier est définitivement abandonné au profit du toponyme le Clerc, surnom de saint Blaise¹⁷. Au sujet du toponyme Saint-Blaise, G. R. Wipf propose également une théorie, à prendre naturellement avec précaution. Il écrit en effet que les missionnaires qui ont converti les *pagani* ont baptisé des lieux sacrés préchrétiens au moyen de noms de saint permettant de « camoufler » celui de la divinité antérieure. Il évoque ainsi le culte du dieu Lug et notamment de la figure du loup qui lui est rattachée. Comme Lug, dieu solaire, le loup ne s'arrête jamais. Ainsi, certains *bleizh* (loup en gaulois) auraient donné quelques localités dénommées Saint-Blaise¹⁸.

Au Moyen Age, une population peu nombreuse mais bien encadrée

Le document de 1019 décrit un petit village. La population est si médiocre et les revenus si modestes que la localité n'est même pas citée dans les pouillés des XIII^e et XIV^e siècles. Les premiers chiffres disponibles dans les procès-verbaux des visites pastorales du diocèse de Genève confirment l'étroitesse du lieu : 6 feux en 1414, 5 en 1443, (ce qui correspond à une

trentaine d'habitants) en des temps marqués par la recrudescence régulière de la peste à la suite de la terrible épidémie de 1348. Il faut attendre la fin du XV^e siècle pour voir remonter les effectifs et aboutir à 10 feux en 1516 (soit 56 à 62 personnes), croissance qui annonce le grand essor démographique du XVI^e siècle. Les habitants, même peu nombreux, sont encadrés par diverses institutions. La paroisse d'abord, sous le vocable de Saint-Blaise. A la suite de son union avec Cluny, c'est le prieur de Sillingy qui acquit le droit de nomination du curé¹⁹. Chaque année, ce dernier devait verser quelques coupes de froment au prieuré. Le prêtre avait également la charge de l'hospice du Mont-Sion. En 1411, le curé, Guichard Suchet, est décrit comme un « *quinquagénaire de médiocre savoir, concubinaire notoire et aliénateur des revenus de l'hospice* ». Il est sommé par l'évêque de mettre fin à son concubinage sous peine d'être privé de son bénéfice. Le prélat le place en résidence à Thorens « *jusqu'à preuve de bonne volonté* ». Par la suite, les curés, Pierre Trombert en 1443, ou Guichard de Combe en 1516, sont signalés comme résidents et desservant personnellement la paroisse. L'entretien de l'église était à la charge du curé et des paroissiens, mais les visites insistent sur le manque de mobilier et l'état vétuste des murs et des fenêtres que les fidèles, faute de moyens, tardent à réparer. Le bâtiment devait être particulièrement sombre puisqu'en 1516, l'évêque demandait aux paroissiens de faire percer une fenêtre dans le chœur de l'église. Autre institution, la seigneurie. Saint-Blaise, ancien fisc royal, est tombé par la suite sous l'autorité directe des comtes de Genève et intégrée dans la chàtellenie de Cruseilles. Ce mandement a été inféodé à plusieurs reprises à des lignages importants. Peu nombreux, nos habitants apparaissent épisodiquement à l'occasion de subsides à verser et autres corvées de charroi. Le document de 1019 signale le servage, condition juridique marquée par l'absence d'un certain nombre de droits, qui disparaît progressivement dans la région de Cruseilles au XIII^e siècle au profit d'un statut relativement « amélioré », celui de taillable. (A suivre)

Dominique Bouverat

¹ Guichonnet P., « L'Avant-pays savoyard. Essai de délimitation régionale », *Revue de Géographie alpine*, 1958.

² Décret de la Convention nationale du 25 vendémiaire, an II de la République. Les populations ne tinrent pas vraiment compte de ces nouveaux noms. Le successeur d'Albitte, Gauthier, les supprima officiellement par l'arrêté du 14 nivôse, an III.

³ ADHS, 1 C IV 178.

⁴ ADHS, 4 FS 31.

⁵ Marteaux Ch., « Voie de Condate à Genava et chemins secondaires. Etude sur la voie romaine de Boutae à Genava », *Revue Savoisiennne*, 1907, p. 181.

⁶ Voir les travaux de Catherine Hermann sur les hôpitaux et maladières du diocèse de Genève au Moyen Âge (et notamment un article paru dans *Nature et Patrimoine en Pays de Savoie*, n°16, 2005. La famille de Menthonay possédait la seigneurie du Turchet dont le ressort s'étendait sur Menthonnex-en-Bornes, Villy-le-Bouveret, etc.

⁷ ADHS, 2 F 95, visites pastorales de Saint-Blaise du XV^e au XVIII^e siècle.

⁸ Le toponyme *Mottay* fait sans doute référence au mot motte (qui évoque la butte féodale ou d'anciens bâtiments), voire même peut-être à mottier (monastère) pour désigner la présence d'anciennes constructions. Charles Marteaux lui, situait cet hospice un peu plus bas dans le mas nommé « Grille » (ou « Grillier »), où des mesures sont d'ailleurs signalées en 1730 (propriétés de Claude Cusin et Pierre Lacombe), mais l'hôpital étant rattaché à la cure, les parcelles concernées sont restées dans le patrimoine de cette dernière.

⁹ Dans sa *Notice sur Charly-Andilly* (1906) au contenu parfois extravagant, A. Thiéry rapporte une tradition locale : « *Les malades de l'hôpital de Mt Sion (...) faisaient entendre leurs cris déchirants jusqu'à Carly. Lorsque les habitants de ce hameau se rendaient à Chataignier (St Blaise), ils tendaient au bout d'une perche un*

fruit ou autre chose à ces malheureux, ce qui indiquerait que cet hôpital était une léproserie ».

¹⁰ Ferber E., « Le sanctuaire gallo-romain de Présilly », *Echos Saléviens*, n° 15, 2006.

¹¹ Conférence de Roland Itié pour la Salévienne le 29/09/2007 à Présilly (Maison du Salève).

¹² Régeste genevois, n° 158 : « *ecclesiam s. Blasii in Vinculis in pago et in comitatu Genevense...* ».

¹³ ADHS, 14 J 7.

¹⁴ Vuy J., 3^e série de chartes inédites, Genève, 1868, XII^e vol. des *Mémoires de l'Institut genevois*, f° 6.

¹⁵ ADS, SA 1960.

¹⁶ A Bergé-la-Ville en Saône-et-Loire, « résidence secondaire » des abbés de Cluny, dans la chapelle aux moines, on voit un tableau présentant le Christ entouré de saint Vincent et de saint Blaise, ce qui confirme sa prééminence, d'autant qu'il fait partie des quatorze saints intercesseurs.

¹⁷ Saint Blaise est surnommé « aux liens » (« ... *in Vinculis* ») dans l'acte de 1019, puis « le Clerc » au cours des siècles suivants.

¹⁸ Wipf G. R., *Noms de lieux des pays franco-provençaux*, Chambéry, 1982. A la fin du XIX^e siècle, Gonthier dans son dictionnaire des communes décrit une croyance qui fait d'ailleurs peut-être référence à des cultes anciens : « *sept sapins, appelés gogans, dont les branches gigantesques, perpendiculairement redressées, forment comme une forêt sur un même pied. La superstition y a placé la synagogue des sorciers* » (Tissot E., Gonthier J.-Fr., *Dictionnaire des communes de la Haute-Savoie*, 1905, p. 139).

¹⁹ Sillingy, situé dans l'avant-pays annécien, possédait un prieuré clunisien depuis une donation laïque en 1039. Ce prieuré fut rattaché successivement à celui de Saint-Victor de Genève, puis à celui de Contamine sur Arve, et enfin aux bénédictins de Talloires dans les premières années du XVII^e siècle.



Rédaction

Robert Amoudruz, Jean-Yves Bot, Dominique Bouverat, Françoise Couttet, François Déprez, Jean-Pierre Dubouloz, Dominique Ernst, John Fox, Arthur et Gérard Lepère, Claude Mégevand.
Responsable de la publication : Marielle Déprez.

Pour tout renseignement ou adhésion, contacter :

LA SALÉVIENNE – 4 ancienne route d'Annecy - 74160 SAINT-JULIEN-EN-GENEVOIS

Téléphone : 04 50 52 25 59 - Fax : 04 50 35 63 16

Courriels : la-salevienne@wanadoo.fr (président) - Megevandcerise@aol.com (administration)

Site Internet : <http://www.la-salevienne.org>